



**Germanica**

**35 | 2004**

**La figure de l'imposteur dans la littérature de langue  
allemande au xx<sup>e</sup> siècle**

---

## Félix Krull, l'imposteur ou l'aimé de Dieu

*Félix Krull, Hochstapler oder Götterliebbling*

**Joëlle Stoupy**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1786>

DOI : 10.4000/germanica.1786

ISSN : 2107-0784

### Éditeur

CeGes Université Charles-de-Gaulle Lille-III

### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2004

Pagination : 69-80

ISBN : 9782913857148

ISSN : 0984-2632

### Référence électronique

Joëlle Stoupy, « Félix Krull, l'imposteur ou l'aimé de Dieu », *Germanica* [En ligne], 35 | 2004, mis en ligne le 05 octobre 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1786> ; DOI : 10.4000/germanica.1786

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

---

# Félix Krull, l'imposteur ou l'aimé de Dieu

*Félix Krull, Hochstapler oder Götterliebbling*

Joëlle Stoupy

---

- 1 Tout au long de son œuvre, Thomas Mann s'est questionné sur la place de l'artiste dans la société de son époque. Dans son roman inachevé *Confessions du chevalier d'industrie Félix Krull* dont les premières notes remontent à l'année 1905, l'auteur nous livre une nouvelle approche de ce thème<sup>1</sup> en faisant apparaître l'artiste sous les traits d'un chevalier d'industrie, mi-aventurier, mi-élu. Il s'agit là d'un personnage qui se distingue sciemment de ceux de l'œuvre de jeunesse, souvent mal aimés par la vie, d'un élu à qui tout semble sourire<sup>2</sup>. Comme de nombreux artistes de la période d'avant-guerre, Thomas Mann a le souci de sortir de l'époque de la décadence et de poser de nouveaux jalons face à un vingtième siècle caractérisé par un besoin de régénération. Comment se positionner dans le nouveau siècle, comment échapper à la « sympathie pour la mort »<sup>3</sup> qui était au centre de ses œuvres reste pour Thomas Mann au début du vingtième siècle une question d'actualité. Contrairement à des personnages de l'œuvre de jeunesse comme le Petit Monsieur Friedemann ou Paillasse, Félix Krull a ainsi une attitude affirmative vis-à-vis de la vie qu'il veut connaître dans toute son étendue. Ce nouveau regard sur le monde, le personnage de Thomas Mann le doit en partie à Goethe. Le roman de Thomas Mann trouve en effet ses appuis notamment dans l'autobiographie du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais il s'agit là, comme nous le savons, d'une parodie. Thomas Mann se voit, soit, dans une continuité sans toutefois pouvoir faire état de la même sincérité que Rousseau ou Goethe. Certes, ses œuvres ont une teneur autobiographique – lui-même souligne ce caractère à de nombreux endroits<sup>4</sup> – mais elles véhiculent aussi un « sombre secret »<sup>5</sup> qui rend sa démarche autobiographique malaisée. Déjà dans un texte de 1907, *Dans le miroir*, Thomas Mann se décrit comme un artiste parvenu de l'extérieur à la célébrité et à la respectabilité, mais qui pourtant, malgré les acclamations du monde extérieur, n'a pas cessé d'être au fond de lui un « charlatan douteux »<sup>6</sup>, un imposteur.
- 2 Thomas Mann n'est pas le seul à s'être intéressé au début du vingtième siècle à ce personnage. De nombreux auteurs font appel au personnage de l'imposteur, de

l'aventurier, du parvenu, du chevalier d'industrie – que l'on pense à Frank Wedekind, Hermann Bang, Arthur Schnitzler, Richard von Schaukal ou à Hugo von Hofmannsthal – pour peindre leur époque. Thomas Mann avait lui sous les yeux, comme le montre Hans Wysling dans son étude sur Félix Krull<sup>7</sup>, notamment le personnage d'Andreas Zumsee dans le roman d'Heinrich Mann *Au Pays de Cocagne* (1900), un jeune parvenu qui franchit avec aisance grâce à son succès auprès des femmes les échelons de la réussite dans le Berlin de la fin de siècle. Mais à la fin du roman, Andreas Zumsee est déchu parce qu'il a cru pouvoir braver plus puissant que lui, le but déclaré d'Heinrich Mann étant une critique sociale de l'aristocratie de l'argent de son époque. On connaît les réserves qu'avait Thomas Mann vis-à-vis du roman de société dans lequel son frère avait trouvé son terrain d'exercice. Là aussi il lui fallait contrer son frère par d'autres personnages et par une autre forme romanesque. Le comportement de Félix Krull est ainsi beaucoup plus déroutant que celui d'Andreas Zumsee et l'on se demande de maintes fois comment se positionne ce personnage face à la société qu'il est amené à connaître. En novembre 1923, se demandant pourquoi il n'a pas continué la rédaction de ce roman, Thomas Mann met en avant son caractère « extrêmement individualiste, non social »<sup>8</sup> qui ne lui a plus semblé d'actualité après les bouleversements dûs à la Première Guerre mondiale et l'a longtemps détourné de l'idée de donner une suite aux aventures de Félix Krull. Pourtant, à la fin de sa vie, il reprendra ce projet, le laissant à sa mort inachevé.

- 3 L'individualisme de Félix Krull s'exprime dès sa petite enfance. Il ne recherche pas l'amitié des autres enfants, mais a besoin de leur admiration. Il prend en effet un rare plaisir, dans ses jeux, à revêtir l'identité de personnages augustes, et déjà jouer un rôle l'attire. Il imagine ainsi être l'empereur et sa satisfaction est à son comble lorsque les autres jouent le jeu. Il a d'autant plus l'impression d'être habilité à ce jeu de rôle qu'il a plus de distinction et de finesse que le commun des mortels. Il assure être « d'un bois plus précieux que [s]es pareils »<sup>9</sup>. Les autres jeunes gens qui ne sont pas, comme lui, dotés de la même imagination ni particulièrement gâtés physiquement par la nature, apparaissent à Félix comme sots et désavantagés.
- 4 Si Félix est séparé des autres enfants par ses occupations, il l'est aussi par la réputation de sa famille qui fait de lui un marginal mais lui octroie aussi plus de liberté. Cette mauvaise réputation vient du penchant trop prononcé de sa famille pour les fêtes bien arrosées qui se terminent chaque fois par un tohu-bohu indescriptible, de son train de vie qui n'est pas en conformité avec l'éthique bourgeoise. La conséquence pour Félix en est l'exclusion ; une exclusion qui le fait souffrir mais qu'il considère aussi comme une distinction. Le jeune Félix va trouver cependant en lui le moyen d'attirer le regard des autres et forcer leur admiration. À Langenschwalbach comme dans sa ville natale, la famille Krull est bannie des cercles bourgeois par son comportement outré. Les dames Krull ont par exemple des chapeaux sur-dimensionnés qui blessent le goût pour la modération des bons bourgeois et attirent leurs regards offensés, et la fréquentation de la famille Krull n'est pas des meilleures : « Les habitants de la région nous évitaient comme à l'accoutumée »<sup>10</sup>. Mais Félix va connaître à Langenschwalbach, dans cette ville thermale luxueuse, pour la première fois la reconnaissance de la foule face à sa virtuosité. Le jeune Félix mimant un violoniste va être récompensé de façon princière, car il a su divertir tout un monde, le « public distingué, et l'autre, plus simple »<sup>11</sup>. Les gens autour de lui, pour l'espace d'un instant, sont transportés dans le monde de l'idéalité et n'y voient pas de supercherie. Une princesse russe lui offre une broche en diamant pour récompenser sa prestation virtuose. De jeunes nobles qui auparavant l'avaient regardé de haut, le considèrent à présent d'égal

à égal. L'admiration d'autrui est cependant acquise sur une imposture, puisque Félix n'a fait que mimer un virtuose sans vraiment jouer. Mais il semble à Félix que le monde honore l'apparence, à partir du moment où celui qui y a recours est convaincant. Le jeune Krull prend en compte le fait de tromper pour bénéficier de la sympathie, de la reconnaissance et de l'admiration d'autrui. Cette admiration lui semble intimement liée à la nécessité de tromper autrui non pas pour réussir socialement mais pour que s'établisse un lien avec les autres dont il a besoin, un lien brisé par son 'impossibilité' bourgeoise. Alors que le Paillasse souffrait d'être en marge de la société, Félix sait s'abreuver de la reconnaissance d'autrui sans apparemment souffrir de sa place d'exception. Cela est d'ailleurs pour lui un des plus beaux jours de sa vie<sup>12</sup>.

- 5 Pour se défaire d'une discipline qui heurte sa sensibilité et son besoin de liberté, Félix va user de tromperie envers certaines personnes, notamment des membres d'institutions. L'école dont nous nous souvenons que Thomas Mann en a déjà fait la critique dans *Les Buddenbrook* (1901), « cette institution rébarbative »<sup>13</sup> n'a pas les faveurs du jeune Krull. Ainsi il va mettre tout en œuvre pour éviter de s'y rendre, il va imiter la signature de son père ou simuler la maladie auprès du médecin de famille Düsing. Il trompe ici autrui pour acquérir une « liberté d'esprit »<sup>14</sup> que ne lui procurent pas les heures d'enseignement à l'école et il préfère à la place passer son temps à rêvasser ou rendre visite à son parrain Schimmelpreester dans son atelier, comme lui une sorte d'imposteur puisque nous apprenons qu'il s'affuble du titre de professeur sans vraiment l'être. Les enseignants apparaissent à Félix comme des « tyrans intellectuels »<sup>15</sup>. Échapper à l'école lui procure aussi l'occasion de se soustraire au quotidien qui lui semble morne et hostile ; les séances théâtrales chez son parrain sont incomparablement plus envoûtantes par la diversité des costumes que revêt Félix et des rôles qu'il joue. Simuler la maladie est aussi pour lui un moyen de bénéficier des attentions et de l'amour d'autrui qui se relâchent au quotidien. Par opposition au petit Hanno dans *Les Buddenbrook* qui ne sait échapper aux obligations de la vie que par la mort, Félix se soustrait à l'école et ses impératifs par la simulation, la tromperie, une tromperie au service d'un idéal qui semble à Félix supérieur à l'institution de l'école.

- 6 Devant la commission militaire, Félix va exercer quelques temps plus tard ces mêmes talents de comédien avec brio pour se défaire d'une activité qui lui apparaît comme opposée à sa personnalité, la « rudesse soldatesque »<sup>16</sup> étant peu faite pour l'attirer. La vie de caserne, son dénuement, sa discipline, sa brutalité l'effraient. Le comportement des militaires, par sa dureté, le repousse et porte atteinte à ses valeurs. Le sous-officier dont le comportement est brutal et « calculé pour intimider »<sup>17</sup> se moque par exemple des lettrés :

Doktor der Philosophie ! rief er und lachte höhnisch, als wollte er sagen : 'Dir werden wir's austreiben, Freundchen ! Dies alles erregte Furcht und Abneigung in meinem Herzen'<sup>18</sup>.

- 7 Pour échapper au service militaire, Félix n'hésite pas alors à employer devant le conseil de révision la simulation et l'affabulation. Doué d'une grande finesse psychologique, de talents de comédien hors-norme, il va mener l'échange de paroles avec beaucoup de doigté, perçant à jour les intentions de son interlocuteur et les détournant à son avantage de façon magistrale. Félix va tout d'abord faire croire à ce même conseil de révision qu'il brûle de prendre une part active à la vie militaire, éveillant ainsi les soupçons du major qui va d'autant plus vouloir connaître ses antécédents. En filtrant habilement les informations qu'il donne, Félix tente d'éveiller le doute, laissant supposer en lui des tares

qui le rendront inapte au service militaire. Parallèlement, il met minutieusement en route son attaque d'épilepsie qui clora cet entretien, lui démontrant que le monde militaire n'accepte pas celui qui a des faiblesses. « Réformé » est la réponse cinglante du médecin-chef : « La caserne n'est pas une maison de santé »<sup>19</sup>. Le service militaire apparaît ici comme une institution grotesque, faisant appel à une discipline et une brutalité d'un autre temps. Félix n'a aucun scrupule à se voir réformé et ainsi à ne pas servir la collectivité, se sentant peu d'affinités avec la vie de caserne. Il laisse ce soin à d'autres, moins rebutés par la « rudesse soldatesque », tandis qu'il se réjouit de voler vers d'autres horizons. Après la mort du père de Félix, Schimmelpreester lui a fait comprendre qu'au-delà de la « mort civile », de la perte de réputation, se trouvent « les possibilités bigarrées et joyeuses de la vie »<sup>20</sup> que Félix va pouvoir goûter à Paris.

- 8 En attendant de pouvoir se rendre à Paris, Félix passe ses journées dans la ville de Francfort-sur-le-Main, ville peu amène pour les gens de petite condition. Félix aurait bien eu l'occasion de se lier d'amitié avec des jeunes gens de son âge mais il préfère la solitude pensant qu'une telle amitié galvauderait « certains secrets de [s]a nature »<sup>21</sup>. Aussi accueille-t-il ceux qui s'approchent de lui avec une politesse doublée de prudence visant à mettre des distances. Il en va de même pour les propositions masculines qui s'adressent à sa belle apparence. Là aussi, Félix préfère le rêve à la réalité. Il fait une exception pour la prostituée Rozsa dont le comportement « étrangement déréglé, hardi et sans retenue »<sup>22</sup> le fascine et dont le baragouinage lui semble sorti du domaine du rêve. Là, il ne dupe pas vraiment autrui, car le souteneur de Rosza est hors circuit, en prison pour une affaire de crime et Félix prend cavalièrement la suite. Il profite certes de l'argent des passes mais le narrateur n'accepte pas toutefois de lui donner le même qualificatif qu'au souteneur de Rosza. Comme de nombreux personnages de ce *theatrum mundi*, Rosza la prostituée laisse la place à d'autres personnages et d'autres aventures, sans que l'on se soit vraiment interrogé sur sa condition. Elle est là avant tout pour mettre en lumière les talents érotiques de Félix.
- 9 Si Félix sait utiliser l'affabulation, il sait aussi user de flatterie pour juguler l'autorité, comme nous le montre la brève rencontre avec le douanier à la station frontalière où Félix, en route pour Paris, va à nouveau exercer ses talents de comédien pour abrégier l'inspection de son bagage. Le narrateur prend soin de préciser que ce même bagage ne contient rien de bien méchant mais Félix semble prendre plaisir à utiliser la flatterie pour gagner à sa cause un représentant de l'autorité et passer sans encombre, là où tout un chacun est arrêté et fouillé de façon souvent indélicate. Le jeu ne semble pas gagné d'avance, car Félix est confronté à un douanier français qui d'abord fait « mine de secouer chaque chemise et chaque chaussette pour s'assurer qu'elles ne contenaient rien d'interdit »<sup>23</sup>. Il réussit cependant à l'émouvoir sans beaucoup de moyens. En effet, supposant le faible des Français à entendre parler leur propre langue, il n'hésite pas à avoir recours à cette langue dans un discours d'une civilité exquise, jouant avec le patriotisme du douanier, se déclarant « un admirateur passionné de la France et un adversaire irréconciliable de l'annexion de l'Alsace-Lorraine »<sup>24</sup>. Ceci fait mouche et Félix est libéré d'une inspection en règle, plus encore il est récompensé par le hasard qui met à sa portée la cassette de maroquin de Madame Houpflé, de telle sorte que ce vol semble se faire de lui-même, sans l'intervention de Félix, « conséquence, pour ainsi dire, de la bonne humeur que mon entente volubile avec les autorités du pays avait suscitée en moi »<sup>25</sup>.

- 10 Paris est loin d'accueillir Félix en vainqueur, mais le « Dieu vous bénisse, mon enfant ! » de la vieille dame qu'il aborde en sortant de la Gare du Nord l'accompagne dans les différentes étapes de son parcours. A son arrivée à l'hôtel, il ne fait pas preuve de fanfaronnade, même s'il a des relations, mais montre de la modestie que lui inspire cet hôtel luxueux, hésitant entre l'accès réservé aux grooms d'où il est chassé et la majestueuse porte tournante qu'emprunte la clientèle huppée. Le concierge auprès duquel Félix se rend et qui d'un coup d'œil habitué distingue entre riches et pauvres, traite Félix avec dédain – un dédain qui le blesse mais qui ne lui ôte pas son extrême courtoisie face à des employés qui réservent leur affabilité à ceux qui donnent des pourboires. Félix a à maintes reprises pour arme la politesse dont il use avec petits et grands, pour mettre à jour des comportements discourtois ou impertinents. Ainsi il est fâché de voir qu'Eustache, le lift-boy, arrête l'ascenseur trop haut ou trop bas quand il transporte du personnel de l'hôtel et s'applique dans sa tâche seulement quand il s'agit du 'beau monde'. Il remarque aussi avec amertume la grossièreté d'Armand et espère, en lui succédant, « faire moins que [lui] figure d'ours mal léché »<sup>26</sup>. Cette politesse excessive a pour but de donner une image plus policée des rapports avec autrui. Si, contrairement à son frère, Thomas Mann ne donne pas dans son roman la priorité à la critique sociale et reste ambivalent, il avait en son for intérieur l'ambition, par l'utopie, d'agir sur la réalité, de la transformer, de la rendre meilleure, plus humaine.
- 11 Derrière la magnificence de l'hôtel Saint James and Albany se cache la réalité de la vie du personnel, une réalité plus triste comme le laisse entendre le chasseur anarchiste qui accompagne Félix à son dortoir, se plaint de l'hébergement, de la nourriture et du salaire dans cette « boîte d'exploiteurs »<sup>27</sup>. Mais le narrateur ne fait qu'effleurer cette critique sociale et va bientôt nous montrer Félix sublimé par les bijoux de Madame Houpflé.
- 12 Félix sait aussi gagner la confiance d'autrui en déployant des talents secrets. Sachant qu'il faut éblouir pour convaincre, il va, dans le bureau du directeur Stürzli, comme par magie, se transformer en polyglotte prodigieux. Il lui suffit de maîtriser les différentes langues seulement l'espace d'un instant pour emporter l'adhésion du directeur Stürzli. Comme celui-ci se satisfait de l'apparence, Félix n'a aucun mal à le persuader. Il se rend compte lui-même qu'il ne maîtrise pas vraiment ces différentes langues, qu'il n'a que la capacité de faire semblant mais son talent de persuasion est tel qu'il emporte l'assentiment du directeur, à demi interdit par un tel flot de paroles et une telle virtuosité. Félix le sait, il doit l'attention de Stürzli tout d'abord au fait que son parrain Schimmelpreester et lui ont « pas mal fait la fête ensemble »<sup>28</sup>. *Mundus vult decipi* : Félix se prête à cette maxime, non pas pour servir une carrière prestigieuse mais pour avoir le privilège de conduire l'ascenseur du Saint James and Albany. Pour se faire, il a dû accepter dans l'entretien avec le directeur de réfréner son envie de citer de la poésie, de s'entendre dire que ses théories sur le langage du futur étaient superflues, il a dû accepter que le directeur écorche son nom de famille et lui octroie un autre prénom et faire les éloges d'une société à laquelle il ne faudrait rien changer – ceci dit sur un ton si espiègle que le lecteur se sent interpellé et s'interroge sur la teneur des propos de Félix.
- 13 Dans l'entretien qu'a Félix avec le receleur Maître Jean-Pierre, tout est mis en œuvre pour minimiser le caractère illicite de la transaction. Le mensonge et la tromperie s'avèrent être dans le camp de Maître Jean-Pierre et non pas dans celui de Félix. Maître Jean-Pierre tente tout d'abord de garder les dehors, de jouer la carte de l'honnêteté, s'emportant contre le fait d'être pris pour un receleur, voulant mettre Félix à la porte « de la boutique d'un honnête homme »<sup>29</sup>. Il tente aussi par différents moyens de déprécier les bijoux que

lui propose Félix. Il feint par exemple l'indifférence, escomptant ainsi obtenir les bijoux pour peu d'argent. Contrairement à lui, Félix n'a pas recours à des moyens retors et ne fait pas appel au mensonge. Sans sourciller, il donne par exemple le nom de son intermédiaire Stanko. Comme beaucoup d'autres, Maître Jean-Pierre qui a jugé sur les apparences – il ne croit pas par exemple que Félix puisse s'offrir une montre en or – se trompe sur le compte de Félix. Celui-ci insiste par contre sur la qualité intérieure donnant ainsi tort à ceux qui ne cherchent qu'à éblouir.

- 14 Madame Houpflé, elle aussi, n'apparaît pas comme une victime mais reste maîtresse du jeu qu'elle met en scène. Certes, Félix, aidé du hasard, s'est emparé de ses bijoux, mais le narrateur insiste sur l'impudente richesse de cette dame, ce qui amoindrit considérablement le geste de Félix. Il obtiendra par ailleurs l'assentiment de Madame Houpflé qui n'a en rien souffert de la disparition des bijoux. Là aussi, Félix ne cherche pas à abuser de sa confiance par des discours mensongers pour en tirer profit. Dans leur entretien, c'est Madame Houpflé et non Félix qui a recours au mensonge afin d'amorcer une tentative de séduction dans laquelle les deux personnes trouveront satisfaction. Elle prétexte que sa femme de chambre est momentanément absente et ainsi Félix peut l'aider à retirer son manteau. Madame Houpflé mène la danse, embrassant la première Félix et lui donnant un rendez-vous galant. S'il accepte de se donner à elle, il refuse, même par jeu amoureux, l'humiliation, préférant l'appeler « douce Diane » que « douce garce ». Après avoir été intime avec elle, il croit même devoir instaurer une situation de confiance, faisant ainsi preuve 'd'honnêteté' en lui avouant le vol des bijoux. Alors que Félix croit lui avoir fait du tort, elle se révèle être charmée d'être en compagnie d'un voleur aussi séduisant. Tout le monde semble ici y trouver son compte. Félix a l'opportunité de goûter à la richesse et de satisfaire aux caprices de sa maîtresse d'un jour, Madame Houpflé que son mari constelle de bijoux se pâme d'humiliation et M. Houpflé, richissime homme d'affaires, n'aura que faire de la perte de bijoux qu'il peut acheter au centuple. Comme par pudeur, Félix tient alors à voler une deuxième fois dans l'obscurité, apporte à Diane son butin et c'est elle qui insiste pour qu'il s'en empare. Ainsi, avec la bénédiction de Madame Houpflé alias Diane Philibert, le premier vol de bijoux semble annihilé, le deuxième est orchestré par les soins de la prétendue victime.
- 15 Contrairement à Andreas Zumsee dans le roman d'Heinrich Mann *Au Pays de Cocagne* qui en un rien de temps gravit les échelons sociaux grâce à sa relation amoureuse avec la richissime Adelheid Türkheimer, Félix Krull n'utilise pas ses conquêtes pour réussir socialement. Après avoir mis l'argent de Madame Houpflé sur un compte, il continue à exercer comme lift-boy dans l'hôtel Saint James and Albany et peut avoir ainsi une double vie. Mais la chance fait qu'il ne reste jamais très longtemps au même poste. Après avoir fait un passage éclair en tant que récurateur, il devient serveur. Il plaît beaucoup à la clientèle féminine et c'est lui et non son supérieur Hector que l'on appelle. Il n'éprouve cependant pas de malin plaisir avec ceux qui le trouvent désirable, mais il refuse de se lier, préférant la liberté qu'offre le rêve. Ainsi, il rejette les deux propositions qui auraient pu paraître alléchantes, celle d'Eleanor Twentymann et de Lord Kilmarnock, deux personnes grâce auxquelles il aurait pu réussir socialement. Il tente même de convaincre Eleanor du fait que son attirance pour lui n'est qu'aveuglement dû en grande partie à sa séduisante tenue.
- 16 Face au marquis de Venosta à qui Félix va emprunter l'identité, celui-ci joue, non pas le rôle d'usurpateur, mais celui de confident et c'est d'un commun accord que 'l'imposture' a lieu, au nom de l'amour. Les victimes de ce pacte, les parents du marquis de Venosta qui



financent le voyage à travers le monde, défendent eux une cause beaucoup moins noble, puisqu'ils espèrent que leur fils mettra ainsi un terme à une relation qu'ils jugent socialement inacceptable. Tandis que Félix pourra à sa guise parcourir « le vaste monde »<sup>30</sup>, le marquis de Venosta pourra, grâce à la bienveillance de Félix, rester auprès de sa bien-aimée. Il s'agit – le marquis de Venosta le dit lui-même – de tirer un ami d'embarras. L'idée de l'imposture vient du marquis de Venosta en personne et c'est lui qui tente de convaincre Félix, de lui ôter ses doutes, de le déridier. Félix va même jusqu'à s'enquérir de la situation financière du marquis pendant qu'il profitera lui-même de l'argent des Venosta et il met à la disposition du marquis son compte en banque. Tout est mis ici en œuvre pour déculpabiliser Félix. Louis de Venosta éprouve lui-même beaucoup de plaisir à parer Félix des objets qui lui appartiennent, tandis que ce dernier se réjouit de prendre une autre identité, sans souffrir de devoir abandonner ses souvenirs et tout ce qui le reliait à son passé. Félix, à l'aise dans sa carrière hôtelière, le sera aussi comme membre de l'aristocratie. Il a conscience qu'il doit à son rang et à son titre par exemple le privilège de s'entretenir avec professeur Kuckuck de choses si captivantes sur l'aventure humaine. Il est pas ailleurs ravi du comportement respectueux que l'on adopte envers lui depuis qu'il est marquis. A présent, les autres n'ont que « sourires d'accueil compréhensifs, courbettes joyeuses »<sup>31</sup>.

- 17 Thomas Mann adopte avec Félix Krull un personnage qu'il veut positif, un « aimé de Dieu »<sup>32</sup>. Il partage ce qualificatif avec le personnage du conte romantique d'Adelbert von Chamisso, Peter Schlemihl, sur qui se penche Thomas Mann avant-guerre et qui vraisemblablement l'a inspiré. Mais contrairement à Peter Schlemihl qui par la perte de son ombre souffre de se voir séparé des autres, ne parvient pas à jouer le rôle du comte Peter sans remords et est condamné à parcourir le monde en solitaire, Félix sait profiter des richesses qui lui échoient, porte le titre de marquis avec légèreté, parcourt le monde avec aisance sans souffrir d'être détaché des autres et sans faire ou presque de victime<sup>33</sup>. Le narrateur vieilli et fatigué qui par endroit apparaît dans le roman ne parvient pas à faire oublier l'attitude affirmative du jeune Félix face à la vie.
- 18 Il manque cependant dans les aventures de Félix Krull que nous raconte l'auteur l'expérience de l'amour dans son unicité. Thomas Mann avait prévu de marier Félix Krull, mais il aurait dû avoir quelques difficultés à mettre en scène cette union. Auprès des dames Kuckuck, c'est plus précisément la double image de la mère et de la fille qui le fascine et fait qu'il prolonge son séjour à Lisbonne. Pourtant quand le marquis demande à Félix s'il a jamais aimé avec passion, celui-ci répond : « Je suis tout à fait en situation de vous suivre, marquis »<sup>34</sup>. Mais Félix reste sans relation durable dans un monde d'illusion, fascinant par la diversité qu'il contient mais peu propice aux relations profondes. Félix reste en retrait des autres hommes, tout en recherchant leur contact, un être multiforme qui a pour vocation de goûter à l'immensité des choses. En cela, Félix est un parent éloigné du dilettante de la fin de siècle, hanté par « cette idée toujours présente dans l'arrière-fonds de son esprit qu'il existait de par ailleurs d'autres mœurs à connaître, d'autres caractères à regarder, d'autres personnages à revêtir »<sup>35</sup>. Déjà Tonio Kröger avait longuement disserté sur le sentiment qui anime l'artiste face aux autres hommes et évoqué l'idée de devoir être « en dehors de l'humanité »<sup>36</sup> pour la peindre. Félix Krull a contrairement à Tonio Kröger une légèreté qui lui rend cette tâche, semble-t-il, aisée. S'il porte les traits d'un magicien, il ne s'apparente pas à un personnage comme Cipolla dans *Mario et le magicien*, qui lui est là pour soumettre, pour exercer une pression avilissante,



pour violer l'intimité d'autrui. Félix est lui messager de rêve et d'idéalité. Il veut charmer autrui par sa beauté et sa grâce, veut rendre heureux.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Koopmann, Helmut (Hrsg.) : *Thomas-Mann-Handbuch*. Stuttgart : Kröner, 1990.
- Kurzke, Hermann : *Thomas Mann. Das Leben als Kunstwerk. Eine Biographie*. München : Beck, 1999.
- Kurzke, Hermann : *Thomas Mann. Epoche – Werk – Wirkung*. 3. Auflage. München : Beck, 1997.
- Wysling, Hans : *Narzissmus und illusionäre Existenzform. Thomas-Mann-Studien*, Bd. 5. Frankfurt am Main : Klostermann, 1995.
- Wysling, Hans (Hrsg.) unter Mitwirkung von Marianne Eich-Fischer : *Thomas Mann. Selbstkommentare : ‚Königliche Hoheit‘, ‚Bekenntnisse des Hochstaplers Felix Krull‘. Informationen und Materialien zur Literatur*. Frankfurt am Main : Fischer Taschenbuch Verlag, 1989.

## NOTES

1. « Es handelte sich natürlich um eine neue Wendung des Kunst- und Künstlermotivs, um die Psychologie der unwirklich-illusionären Existenzform » (Thomas Mann : *Selbstkommentare. ‚Königliche Hoheit‘, ‚Bekenntnisse des Hochstaplers Felix Krull‘*. Fischer, 1989, p. 83).
2. « Ja, der Glaube an mein Glück und daß ich ein Vorzugskind des Himmels sei, ist in meinem Innersten stets lebendig gewesen » (Gesammelte Werke in dreizehn Bänden, Fischer, 1990, Bd. VII, p. 271).
3. « eine wachsende Sympathie mit dem Tode, mir tief eingeboren : mein ganzes Interesse galt immer dem Verfall, und das ist es wohl eigentlich, was mich hindert, mich für Fortschritt zu interessieren » écrit-il en novembre 1913 à son frère (Große kommentierte Frankfurter Ausgabe. Briefe I. 1889-1913, Fischer, Bd. 21, p. 535).
4. Il écrit par exemple à propos du roman *Altesse royale* : « ‚Königliche Hoheit‘ ist nicht irgendein willkürlich gewählter Stoff, in welchen mein ‚Virtuosentum‘ sich verbiß [...] Es ist autobiographisch in einem für Rezensentenhirne ganz unglaublichen Grade » (GKFA 14.1. p. 242/3).
5. « mit einem düstern Geheimnis » (*Ibid.*, p. 322).
6. *Ibid.*, p. 184. Le commentaire mentionne : « Der Text präsentiert in dieser Fassung ein Porträt des äußerlich zu bürgerlichem Anstand, zu Ruhm und Ehre gelangten Bohémiens als eines nur maskierten, im Innern aber noch immer anrühigen und gefährlichen Hochstaplers » (GKFA 14.2, p. 241).
7. H. Wysling : *Narzissmus und illusionäre Existenzform. Thomas-Mann-Studien*. Bd. 5. Frankfurt am Main : Klostermann, 1995.
8. « den extrem individualistischen, unsozialen Charakter » (Thomas Mann. *Selbstkommentare*, op. cit., p. 80).
9. « aus feinerem Holz geschnitzt » (GW VII, 273).
10. « Die in der Umgegend Ansässigen mieden uns wie gewöhnlich » (*Ibid.*, p. 279/80).
11. « Das Publikum, vornehmes und schlichteres » (*Ibid.*, p. 281).

12. « Es war einer der schönsten Tage meines Lebens, vielleicht der unbedingt schönste » (*Ibid.*, p. 282).
13. « Dies feindselige Institut » (*Ibid.*, p. 295).
14. « In den Dienst meiner geistigen Freiheit » (*Ibid.*, p. 297).
15. « Die Macht meiner geistigen Zwingherren » (*Ibid.*, p. 298).
16. « Soldatische Rauhigkeit » (*Ibid.*, p. 352).
17. « Brutal und auf Einschüchterung berechnet » (*Ibid.*, p. 353).
18. *Ibid.*, p. 353.
19. « Die Kaserne ist keine Heilanstalt » (*Ibid.*, p. 369).
20. « Die bunten und lustigen Möglichkeiten des Lebens » (*Ibid.*, p. 331).
21. « Irgendwelchem Geheimnis meiner Natur » (*Ibid.*, p. 373).
22. « Wundersam ungehemmt, kühn und fessellos » (*Ibid.*, p. 380).
23. « Der zunächst Miene machte, jedes Hemd und jede Socke in der Luft zu schütteln » (*Ibid.*, p. 388).
24. En français dans le texte (*Ibid.*, p. 389).
25. « Als Produkt, sozusagen, der guten Laune, die mein beredtes Wohlverständnis zu den Autoritäten des Landes mir erregte » (*Ibid.*, p. 389).
26. « Und ich gedenke eine weniger ungehobelte Figur abzugeben als Sie » (*Ibid.*, p. 420).
27. « Man sollte diesen ganzen ausbeuterischen Kasten in Asche legen » (*Ibid.*, p. 397).
28. « Weil wir damals hier so manchen Jux miteinander gehabt haben » (*Ibid.*, p. 412).
29. « Verlassen Sie sofort den Laden eines Ehrenmannes ! » (*Ibid.*, p. 423).
30. « Die weite Welt » (*Ibid.*, p. 510).
31. « Nichts als verständnisinnig bewillkommendes Lächeln, erfreute Verbeugungen » (*Ibid.*, p. 552).
32. Dans une lettre du 17.3.1821, Chamisso écrit à son frère Hippolyte au sujet de sa nouvelle : « Schlemihl oder besser Schlemiel ist ein Hebräischer Name, und bedeutet Gottlieb, Theophil oder aimé de Dieu » (Karl Fulda : Chamisso und seine Zeit. Leipzig : Reißner, 1881, p. 133).
33. Hurtado, le fiancé de Zouzou, est lui souvent considéré comme une victime.
34. « Ich bin ganz gut in der Lage, Ihnen zu folgen, Marquis » (*Ibid.*, p. 505).
35. P. Bourget : *Cosmopolis*. Paris : Lemerre, 1893, p. 46.
36. « Es ist nötig, daß man irgend etwas Außermenschliches und Unmenschliches sei, daß man zum Menschlichen in einem seltsam fernen und unbeteiligten Verhältnis stehe, um imstande und überhaupt versucht zu sein, es zu spielen, damit zu spielen, es wirksam und geschmackvoll darzustellen » (GW VIII, p. 295/96).

---

## RÉSUMÉS

Dans son roman inachevé *Les Confessions du chevalier d'industrie Félix Krull*, Thomas Mann met en scène un personnage qu'il apparente à l'artiste et qu'il veut résolument positif. Il se distingue ainsi de certains personnages de l'œuvre de jeunesse, mal à l'aise dans la vie. Il est pour cette raison difficile de voir en Félix Krull un simple imposteur. Dans ses rapports à autrui, tout est mis en œuvre pour que l'imposture soit minimisée. Habile aux jeux de rôle dès sa jeunesse, Félix va sans ambages aller à la conquête du vaste monde qui s'offre à lui et dans lequel il évolue avec charme et aisance. Il sait si nécessaire se tirer d'affaire avec brio, échapper à ce qu'il exècre,

convaincre autrui et jouir de la multiplicité des choses et de la richesse. Les nombreux personnages de ce *theatrum mundi* que Félix, à tour de rôle, rencontre vont tous le servir sans qu'il y ait ou presque de victime.

In seinem unvollendeten Roman *Bekenntnisse des Hochstaplers Felix Krull* befaßt sich Thomas Mann erneut mit der Figur des Künstlers, die aber im Gegensatz zu Figuren des Frühwerks eine bejahende Beziehung zur Außenwelt hat. So wird der Begriff des Hochstaplers der schillernden Figur des Felix Krull nicht immer gerecht. Felix Krulls Beziehung zur Außenwelt ist darauf angelegt, das Hochstaplertum zu verharmlosen. Ohne Hemmung geht Felix Krull der Außenwelt entgegen, die in ihm einen Götterliebbling feiert. In jeder Situation zieht er sich gekonnt aus der Affäre und es gelingt ihm mit Leichtigkeit, die Reichhaltigkeit der Welt zu genießen. Alle Figuren dieses *theatrum mundi*, denen Felix Krull begegnet, ohne sich jemals zu binden, zeigen ihm die verlockende Weite der Welt, kommen ihm gern entgegen, ohne daß sie zu Opfern werden.

## AUTEUR

JOËLLE STOUPY

Université du Littoral-Côte d'Opale (Boulogne-sur-Mer)